



L'Ours et la Pucelle

PIERRE HONHON

tome II

Loubatières

Jargeau

Partie Jeanne, nombre de capitaines en font autant. Une fois Orléans délivrée, chacun a hâte de retourner dans la place dont il a la charge et qu'il avait provisoirement dégarnie au profit de la ville assiégée.

Ni Thierry, ni La Hire n'ont ce souci. L'un va demeurer encore quelque temps au Mouton doré. Dame Gertrude n'est peut-être pas étrangère à cette décision. L'autre partira pour Loches où le roi et Jeanne sont arrivés en provenance de Tours. Mais avant de se quitter, les deux amis font visite aux sœurs béguines.

Au fil des jours les salles du couvent se vident de leurs blessés, les uns pour retourner chez eux, d'autres, hélas! pour se rendre au cimetière. Le sire de La Bourgonnière ne fait partie ni des uns, ni des autres. Il est de ceux dont la guérison, quoiqu'en bonne voie, n'est pas encore achevée. Hélène partage son temps entre le chevet de son père et la geôle où Valentin se morfond.

Mère Marie-Eulalie fait en sorte d'isoler Thierry.

– Messire, lui dit-elle, je viens intercéder en faveur de Valentin. Certes notre jeune ami a péché contre vous, mais ce n'est que par excès de cette vaillance qui lui vaut votre estime et l'amour d'Hélène. Emmenez-le avec vous : il sera

bien malin s'il trouve le comte de Suffolk dans les antichambres du roi.

Faute de réponse, la religieuse sait interpréter favorablement le sourire qui naît sur les lèvres de son interlocuteur.

Le soir, au Mouton doré, Gertrude et La Hire sont tant occupés par ailleurs que Thierry se retrouve seul pour souper. Un homme vient s'asseoir sans façon devant lui. Du capuchon rabattu sur son visage, ne sort que sa voix. Il demande d'un ton plaisant :

– Es-tu content, l'ami ? Voilà Orléans revenue dans le giron de ton cher dauphin !

– Dans le giron du roi, veux-tu dire, l'ami.

Philippe part d'un grand éclat de rire.

– Du dauphin ou du roi, pourvu que ce ne soit pas dans celui de mon cher beau-frère, c'est tout un. À l'heure présente, il doit regretter que les oisillons de son buisson ne soient pas tombés dans ma gibecière : du moins aurait-il pu en espérer sa part. Orléans te doit beaucoup. En tout cas, plus qu'à ta Pucelle.

Avant de répondre, Thierry va tirer une cruche de vin au tonneau et emprunter un second gobelet au dressoir.

– C'est toi, l'ami, qui doit beaucoup à Jeanne. Je sais pour y avoir été que sans elle, Orléans serait anglaise et ton joli duché pris dans l'étau que tu redoutes.

– Aussi ai-je une dette envers elle, mais comment m'en acquitter ? Que peut-on offrir à une pucelle que seul le devenir de son dauphin intéresse ? Elle ferait fi d'un bijou et considérerait ma bourse comme une insulte !

Thierry feint de se réfléchir à la question avant de faire un coq-à-l'âne.

– Jadis, il m’est arrivé de rendre précieux service à un grand de ce royaume. Celui-ci pensait avoir une dette envers moi. Il s’en est acquitté, et au delà, en m’offrant son épée.

C’est au tour de Philippe de changer de sujet.

– On dit que ta Pucelle a ambition de faire couronner votre roi...

– Ce qui te chagrinerait, évidemment...

– Officiellement, oui certes. Mais officieusement, pour la Bourgogne, deux rois de France valent mieux qu’un et trois, serait mieux que deux. Hélas! il ne faut pas rêver. L’ennui est qu’il y ait loin de Bourges à Reims et les obstacles sont nombreux.

– Qu’importe le nombre des obstacles si l’armée est nombreuse elle aussi?

– Plus l’armée est nombreuse et plus elle a de bouches, l’ami. Faute d’un train d’équipages, hors de portée pour la bourse de ton maître, de quoi les nourrirez-vous?

– Entre la Loire et Reims, les villes ne manquent pas pour y pourvoir!

Philippe ricane avant de poursuivre :

– Certes les villes ne manquent pas : Jargeau, Auxerre, Troyes, Châlons, Reims aussi. Mais toutes sont enclousées et pourvues de bonnes garnisons pour une part anglaises et pour l’autre... bourguignonnes. Le moment venu, ne l’oublie pas, l’ami.

– Le moment venu, j’y penserai, l’ami, assure Thierry.

Lorsque Philippe est parti, aussi discrètement qu’il était venu, Thierry trouve sur son siège une dague richement décorée dans son fourreau de velours. Il sourit et, avant de se coucher, il serre l’arme dans son bagage.

Le lendemain, lui et Valentin chevauchent botte à botte sur la route de Loches où ils se font annoncer au souverain.

– Messire de Montbrun, je suis heureux de vous compter parmi nous, dit Charles VII.

En l'absence de la Pucelle, ils sont plusieurs à débattre dans la chambre du monarque une question d'importance : les uns plaident pour une action sur la Normandie, souvent en raison des intérêts qu'ils y possèdent. Quelques autres, dont le Bâtard, soutiennent la Pucelle qui veut aller faire sacrer son *gentil dauphin* à Reims.

– Et vous, comte de Montbrun, quel est votre conseil ?

Avant que Thierry puisse répondre, on frappe à la porte qui s'ouvre. Sans même attendre d'y être invitée, entre Jeanne qui se met à genoux devant le roi dont elle embrasse les jambes.

– *Noble dauphin*, dit-elle, *ne tenez plus tant si longtemps conseil, mais venez le plus tôt possible à Reims pour recevoir une digne couronne. Je ne durerai qu'un an ou guère plus, il me faut donc bien employer...*

À la demande de Christophe d'Harcourt*, Jeanne convient volontiers que cet ordre lui est donné par ses Voix.

– Est-ce aussi votre conseil, comte de Montbrun ?

– Pas exactement, sire. Certes, votre couronnement à Reims aurait un retentissement incalculable, mais pour cela, encore faut-il que vous puissiez entrer dans la ville. Or, si Orléans est libérée, les Anglais sont encore très présents sur les rives de la Loire. Jargeau, Meung, Beaugency sont autant de places susceptibles de nous couper la route tant à l'aller qu'au retour. Si le comte de Suffolk a dû lever

le siège, du moins s'est-il retiré avec presque tout son monde, Talbot* tient Beaugency et Falstaff bat encore la campagne avec les renforts qu'il destinait à Orléans. S'aventurer en Champagne en laissant tout ce monde sur nos arrières serait une grave imprudence.

– Soit, dit le roi. Nettoyons les rives de la Loire, après nous aviserons.

Toujours impatiente, Jeanne voudrait se mettre en campagne sur l'heure. C'est oublier qu'il n'y a plus d'armée. Dispersée aux quatre coins du royaume après la victoire d'Orléans, il faut d'abord en battre le rappel. La ville libérée sera le point de ralliement. Thierry et Valentin sont chargés d'y porter la nouvelle.

Avant de quitter la ville, Thierry prend Jeanne à part.

– Je dois vous remettre ceci, Jeanne, dit-il en lui tendant la dague oubliée par Philippe.

Le sourire de la jeune fille resplendit comme celui d'un enfant.

– J'espère bien n'avoir jamais à m'en servir, dit-elle en prenant l'arme. Je vous donne mille et un mercis, messire!

– Un seul suffira, Jeanne. Les mille autres seront pour le duc de Bourgogne. C'est lui qui vous fait tenir ce présent.

La Pucelle fronça les sourcils :

– Que n'est-il venu ici me la porter lui-même? Il aurait pu, du même pas, rendre hommage à son roi.

Spontanément, Thierry reprend un tutoiement amical.

– Ne fais pas ta sottise, Jeannette. Tu sais parfaitement que depuis le meurtre de son père sur le pont de Montreuil, officiellement Philippe est l'ennemi de Charles. Il faudra encore beaucoup de temps pour que les deux beaux-

frères puissent reprendre langue. Cela n'empêche pas qu'officieusement, Philippe est aussi heureux que Charles de la délivrance d'Orléans.

– Qui me le prouve ?

– N'oublie pas que s'il avait laissé ses gens à garder la porte de Bourgogne, tu ne serais jamais entrée en ville. Est-ce une preuve suffisante ?

Pour ne pas avoir à répondre, la Pucelle tourne les talons... mais elle n'a pas lâché la dague.

Alors, Thierry va retrouver Valentin en compagnie duquel il prend la route d'Orléans.

– Les Godons n'ont qu'à bien se tenir, dit La Hire aussitôt qu'informé des dispositions prises à Loches. Holà, Gertrude, apporte-nous un pot ce vin de Chinon qui fait si chaud au cœur !

– Je vais prévenir maître Jean et nous allons l'aider à préparer ses coulevrines pour prendre la route, dit Côme avant de s'élancer au-dehors.

Bien entendu, Pacôme marche sur les talons de son frère au grand désespoir de leur mère.

– Hélas mon Dieu ! Ils vont bien finir par se faire tuer, pleurniche-t-elle.

– Pas si nous y mettons bon ordre. Pour ce faire, il n'est que de prier Jean le Canonier à dîner la veille du départ.

Gertrude regarde son amant sans comprendre. Un instant elle hésite, puis décide en elle-même de lui faire confiance.

Le jour dit, Thierry fait en sorte que Molay soit là avec ses deux acolytes. Les enfants ne cachent pas leur joie lorsque leur ami artilleur franchit le seuil de l'auberge.

– Voilà quelqu'un que je suis heureux et fier de fêter ce soir, dit La Hire en s'avançant vers le visiteur deux gobelets à la main.

Repas joyeux, comme il sied à des gens de guerre qui sentent l'odeur de la poudre. Repas mieux arrosé que vigne en mars. Tellement arrosé que le vin vient à manquer avant que Gertrude n'ait apporté les fromages.

– Rien de grave en cela, déclare le capitaine. Je connais deux garnements qui ne laisseront pas longtemps le verre de leur ami aussi vide que ventre de pucelle.

Avant même qu'on le leur demande, cruche en main les deux enfants dévalent les marches de la cave. Sur la pointe des pieds La Hire leur emboîte le pas pour revenir seul quelques instants plus tard. Il fait négligemment sauter dans sa main une clef presque aussi volumineuse qu'un tisonnier.

– Et voilà deux gaillards qui ne partiront pas en guerre, dit-il en jetant l'objet dans le giron de Gertrude.

Comme pour lui donner raison, la porte de la cave résonne comme tambour en bataille. Tous s'en amusent. Tous sauf un.

– C'est que ces enfants me sont maintenant précieux auxiliaires, proteste maître Jean. Nul ne sait comme eux doser la poudre et pointer les veuglaires. Certes, au début du siège, le service du canon n'était qu'un jeu pour eux. Mais au fil des jours, ils ont appris de moi tout mon savoir. Si leurs muscles en avaient la force, ils seraient mes égaux.

– Ce n'est pas une raison pour qu'ils se fassent tuer, grogne Gertrude comme pour elle-même.

Tant retentit la porte de la cave que ni Thierry ni personne ne dort bien cette nuit-là au Mouton doré.

Le lendemain 9 juin, Orléans a fait le plein de gens d'arme et l'ost peut se mettre en route.

– Garde-les bien, dit le capitaine à son hôtesse en se mettant en selle.

Le vacarme vomi par l'escalier de la cave le dispense de toute précision.

Le Bâtard sort de la ville pour aller au-devant du roi et de ses gens en provenance de Selles-en-Berry. Enfin libre de toute rançon, sur ordre de Charles VII le duc d'Alençon est le chef en titre de cette troupe, ce qui n'a pas été sans alarmer son épouse.

– *Nous venons de dépenser de grosses sommes pour le libérer des Anglais, dit-elle, et si m'en croyez il demeurerait.*

– *Madame, répond Jeanne, je vous le ramènerai sain et sauf, voire même en meilleur contentement qu'à présent, soyez sans crainte.*

Se pose la question d'aller porter le fer et le feu à Meung plutôt qu'à Jargeau.

– C'est dans cette dernière ville que se trouve Suffolk, disent certains.

– Mieux vaut se faire les dents sur la noix la plus faible, protestent d'autres.

Le seul nom du comte suffit à faire bondir Valentin présent au colloque, étendard au poing. Jeanne a de l'affection pour son porte-bannière. Elle a aussi du bon sens.

– *Ne faite point difficulté de donner assaut à ces Anglais, car Dieu conduit votre œuvre; et n'était cela, j'aimerais mieux garder mes brebis que venir en tels périls.*

– Notre bergerette a ton écuyer dans son cœur, glisse La Hire dans l'oreille de Thierry. Du diable si elle n'a pas

fait pencher le plateau de la balance vers Jargeau pour favoriser les amours de ce va-t-en-guerre.

Le 11 juin, l'armée du roi trouve Suffolk et ses gens rangés en bataille sous les murs de la ville. Nullement intimidés par le nombre des Français, les Anglais attendent le choc de pied ferme.

Plus cohue qu'armée, les assaillants se présentent en désordre.

En tête vont Jeanne et le duc d'Alençon. Un pas derrière eux, chevauche Valentin, bannière au poing. Encore plus en retrait, Thierry et La Hire sont noyés dans le reste de la troupe, hétéroclite s'il en fut. Ce sont d'abord les garnisons des places de moindre importance qui, comme au temps du siège, ont répondu à l'appel de Charles. Ce sont aussi les compagnies de mercenaires, attirés par l'odeur de pillages fructueux, comme au bon vieux temps de du Guesclin. Ce sont encore une foule de bourgeois d'Orléans, qui ont pris goût tant à l'odeur de la poudre et qu'à celle du sang. Ce sont enfin les sœurs béguines, qui n'ont oublié ni charpie ni attelles.

Côté Anglais, immobile sur son cheval de bataille, Suffolk attend, visièrre de son bacinet relevée afin que tous le reconnaissent. Thierry est sans doute le premier à l'identifier, non à son visage mais à ses armoiries reproduites sur la huque qui recouvre son armure.

Les réactions de l'Ours sont promptes. Il frappe à la croupe le cheval de La Hire du plat de son épée et, dans le même temps laboure les flancs de sa propre monture à grands coups d'éperons. Affolées, les deux bêtes prennent le galop.

– La bride, la bride, crie Thierry à son ami.

Recommandation inutile, le capitaine avait déjà compris. L'un à droite et l'autre à gauche, ils sont presque au niveau de Valentin lorsque celui-ci reconnaît le comte anglais et, à son tour, lance sa monture. Il s'en faut d'un rien que Thierry ne puisse saisir les rênes de l'animal. En désespoir de cause, il prend à pleines mains la hampe de l'étendard, pensant ainsi arrêter le jeune homme dans sa course à la mort. Mais Valentin, tout à son idée, abandonne l'oriflamme à qui le lui dispute et n'en galope que davantage.

Lorsqu'elle voit son porte-étendard la dépasser, Jeanne juge la situation d'un coup d'œil. Si le reste de l'armée le suit sans prendre le temps de se mettre en bataille, on court au désastre. Avec l'aide du duc d'Alençon, de Thierry et de La Hire, elle s'efforce d'arrêter les Orléanais qui se précipitent au combat. Un instant, elle peut espérer y parvenir. Mais l'enthousiasme est trop contagieux et sitôt une poignée d'hommes passée, il devient presque impossible d'arrêter les autres.

Déjà les premiers Français sont au contact.

Avec tout le flegme propre à sa race, Suffolk a abaissé la visière de son bacinet et tiré son épée. Puis, au pas tranquille de son cheval, il s'est retiré derrière ses gens qui attendent la charge à l'abri de leur palis de pieux aiguisés plantés dans le sol. Toutes les conditions des défaites de Crécy, Poitiers et Azincourt sont réunies. La charge désordonnée viendra s'empaler sur cette terrible barrière.

Suffolk a vu juste.

Sous une pluie de flèches, il est des Français qui se rendent compte de leur erreur. Un premier reflue pru-

demment, puis un autre. En moins de rien, c'est la débandade. La fuite est aussi éperdue qu'était fougueuse la charge.

Suffolk est trop habile homme pour laisser passer cette magnifique occasion. L'arme haute, il entraîne les siens à la poursuite des fuyards. Pour les Français, la bataille est perdue avant même d'être vraiment commencée.

Le duc d'Alençon, chef en titre de l'armée, n'a aucun sens tactique. Toute sa vie, il montrera plus de courage que de jugement. Il se voit déjà prisonnier et compte dans sa tête sa prochaine rançon.

Jeanne, en théorie, n'est que sa conseillère. Elle n'a d'expérience que la prise des Tourelles. Elle n'a jamais étudié l'art de la guerre. Mais elle a le coup d'œil et la foi en sa mission. Dans l'instant, elle juge la situation. Certes, les Français sont en pleine débâcle, mais les Anglais ont quitté la protection de leurs pieux et la mêlée est trop confuse pour que leur artillerie, installée sur les remparts de Jarreau, puisse les soutenir efficacement. Alors, loin d'arrêter ceux qui, l'instant précédent voulaient courir sus aux Godons et maintenant ne pensent plus qu'à se mettre à l'abri, elle les rameute et les mène au combat.

Thierry brandit la bannière qu'il n'a pas abandonnée pendant que La Hire coiffe le bacinet pendu à l'arçon de sa selle. Alençon suit le mouvement à grands cris et une foule enthousiaste se rue au-devant des Anglais qui se voyaient déjà vainqueurs.

Entraînés par cette vague hurlante, les fuyards se reprennent et se retournent. Une fois de plus, la victoire a changé de camps.

Trop vieux Renart pour s'y tromper, Suffolk sait qu'il ne dispose que de peu de temps pour éviter le désastre. Il parvient à reprendre ses gens en main et les fait se replier en bon ordre dans la ville. Son artillerie peut enfin le couvrir en faisant pleuvoir la mitraille sur les assaillants qu'elle oblige à se tenir à distance.

Pour Jargeau, rien n'est dit, mais le siège peut commencer.

De tous les Français, un seul a déserté le combat au grand galop, comme s'il avait tout l'enfer à ses trousses.

Et celui-là est le plus brave, celui-là est La Hire!

La Hire dont l'ardeur au combat est légendaire, La Hire, au grand étonnement de tous, s'est enfui comme pucelle effarouchée. La chose est tellement extraordinaire que nul ne l'ignore. Ceux qui l'ont vu de leurs yeux, l'ont raconté aux autres en sorte que toute l'armée est au courant et que toute l'armée s'en étonne.

Et La Hire a honte.

À ce point honte que, le soir venu, on ne le voit pas au bivouac. Pourtant, Thierry tiendrait pour sûr que son ami se joindrait à lui pour tancer le porte-étendard. À cause de Valentin, tout le devenir du royaume a failli être compromis. Aux remontrances de son maître, le jeune homme baisse la tête. Conscient de sa faute, il n'ose affronter le regard de Jeanne, qui lui est plus terrible encore que la mercuriale de Thierry. Seul refuge, seul endroit où il peut quémander l'indulgence, le campement où les sœurs béguines pansent les quelques blessés de l'échauffourée est à courte distance. On le voit s'y rendre la tête basse et revenir en courant.

- Messire, c'est La Hire, dit-il tout essoufflé.
- Quoi, La Hire?
- Je ne puis vous le dire, il faut le voir.

Et Valentin de repartir comme il était venu.

Intrigué, Thierry suit son écuyer et Jeanne suit Thierry.

Près du feu allumé par sœur Marie-Félix, se tient une pauvre chose, la tête entre les mains. Si ce n'étaient ses armes brodées sur sa huque, nul ne soupçonnerait le comte de Vignollès dans ce corps prostré. La Pucelle s'approche de son ami dont elle relève la tête qu'elle ne reconnaît pas.

Disparus les traits taillés comme au burin du sculpteur. Disparus les yeux que le feu du canon ne faisait pas ciller. Disparue la moue moqueuse ou furieuse de ses lèvres.

Visage boursoufflé, déformé, méconnaissable, le Gascon souffle comme un soufflet de forge. Seul trait intact de son caractère, éclate sa colère.

– Cent mille noms de Dieu et foutre du diable, il a fallu que Satan s'en mêle. Le croirez-vous, un nid de guêpes a pris ses quartiers dans mon bacinet. À peine en avais-je fermé la ventaille que me voilà piqué de toutes parts, paupières gonflées pires que bedaine enceinte, lèvres rebondies comme cul de moine, oreilles bourdonnantes comme mouches sur charogne, nez pire que groin de goret. Je croyais avoir coiffé un casque et c'était une ruche! Encore si ces maudites bêtes s'étaient contentées de moi! Mais non, il a fallu que nombre d'entre elles, sortant par la vue de ma ventaille, aille s'en prendre à mon cheval et me voilà emporté je ne sais où dans un galop de charge comme jamais je n'en ai couru. Seule bénédiction de Dieu dans mon malheur, ma monture aveugle m'a amené ici, au milieu de ces bigres

de bougres de bon sang de bon soir de béguines du diable, que Satan les patafiole, que Lucifer les emporte en enfer et qu'elles y grillent jusqu'à la consommation des siècles!

Le malheureux et tellement pitoyable que Jeanne en oublie de lui reprocher ses jurons.

– Que vous ont fait ces saintes femmes pour mériter votre vindicte? demande-t-elle presque timidement.

– Vous voulez le savoir? Eh bien, je vais vous le dire. Ce qu'elles m'ont fait? Exactement rien. Non rien, les bougresses! Elles ne m'ont pas seulement touché. Sitôt ôté mon bacinet, ces maudites frocardes, qui n'ont jamais trop de pitié pour qui souffre tant soit peu, se sont contentées de me regarder et de...

Étranglée par la fureur, la voix du capitaine s'éteint un instant avant de retentir comme la trompette du Jugement dernier.

– Oui, ces filles du diable m'ont regardé, du moins je le suppose car mes paupières sont encore tant enflées que je ne puis rien voir. Elles se sont contentées de me regarder... et de rire! Oui, de rire! De rire de moi! De moi Étienne, comte de Vignollès dit La Hire! Si j'ai les yeux fermés, du moins ai-je les oreilles ouvertes et si je ne les ai pas vues se gausser, du moins les ai-je entendues. C'était le rire de tonnerre de mère Marie-Eulalie et celui plus retenu de sœur Marie-Félix. Pire que tout peut-être, c'était aussi celui, plus argentin, d'Hélène. La peste soit de cette pucelle et de toutes les pucelles qui hantent encore le monde en quête de ce que vous savez...

Le malheureux, étouffé par sa propre colère, se tait un instant et se fait attentif. Pour autant qu'il puisse être

expressif, son visage devient incrédule. À nouveau retentit sa voix que les guêpes ont laissée intacte.

– Dieu me damne si toi, Jeanne, je ne t’entends pas rire aussi! Toi qui prêches la charité en toutes circonstances, n’es-tu pas te moquant à l’unisson? Et toi aussi Thierry et toi aussi baron de Molay et tous et... et... et moi aussi, par le diable!

Alors incongru et énorme, terrible autant que puissant, éclate à son tour le rire du capitaine. Rire tonitruant qui, en un rien de temps, mange sa propre colère. À tâtons il se dirige vers Jeanne qu’il prend dans ses bras. Pansière contre pansière, c’est dans un grand bruit de ferraille qu’il lui donne l’accolade.

– Ah, ma Jeannette, quel dommage que je ne puisse me voir! Moi qui ne crains pas les lances anglaises, me voilà morfondu par les ridicules aiguillons de ces maudites bêtes. Sacré nom de... je veux dire par mon Martin-Bâton, l’affaire est plaisante. Je gage qu’elle amusera aussi Suffolk quand nous l’aurons prisonnier à notre main. Mais en attendant...

– En attendant, asseyez-vous, mon frère. Seule une application de vinaigre peut faire désenfler votre visage.

– Ah, sœur Marie-Félix, sainte femme! Je vous ai reconnue à votre voix et à votre compassion. Faites à votre guise mais de grâce, rendez-moi la vue que je puisse combattre demain.

– Ni sainte femme ni fille du diable, mais simple religieuse, répond la béguine en s’affairant.

Comme pour ponctuer ces paroles, retentit alors le canon français.

– Maître Jean donne de la voix, dit le capitaine. Allez, mes amis, abandonnez-moi aux mains expertes de notre bonne sœur et allez voir si nos artilleurs n'ont pas besoin d'aide.

Non, maître Jean n'est pas dans le besoin. Avec son parc de canons, bombardes et autres coulevrines, il a amené ses artilleurs déjà aguerris pendant le siège d'Orléans. Deux sont particulièrement actifs et ce ne sont ni les plus grands ni les plus forts.

À coup sûr, ce sont les plus agiles, les plus adroits aussi.

Ce sont Côme et Pacôme qui se démènent comme mille. Maître Jean a tant de confiance en eux qu'il leur a abandonné un mortier bien pourvu en poudre et bedaines.

Jeanne ne peut s'empêcher de sourire en voyant les enfants transporter des boulets de pierre presque aussi gros qu'eux. Leurs coups s'égrainent avec une régularité d'horloge. La poudre en est si justement dosée que les projectiles heurtent la muraille presque toujours au même endroit.

– À ce train-là, il y aura brèche avant l'aube, admire maître Jean.

Jeanne ne rétorque pas : elle se contente de sourire à nouveau. Ce n'est pas le cas de Thierry qui retient l'artilleur par la manche.

– Serait-ce vous, maître, qui avez fait s'évader ces deux fripons ?

– Et qui d'autre ? Je n'ai pas voulu décourager leur bonne volonté. Il m'a fallu peu de poudre pour venir à bout des barreaux de la cave où ils étaient enclos. Bien m'en a pris : je n'ai point de disciple plus habile. Pourquoi le cacher ?

– Pourquoi *les* cacher, devriez-vous demander. Eh bien, je vais vous le dire. Parce que pour dangereux que soient les boulets anglais, ils le sont moins pour eux que le capitaine La Hire. Oui, maître, le capitaine La Hire qui, tout comme moi, pourrait faire le rapprochement entre la présence de ces deux enfants ici et celle d'un nid de guêpes dans son bacinet. Si tel était le cas, je ne donnerais pas cher de vos protégés, aussi bons artilleurs soient-ils.

– Bah! On ne saurait faire la guerre sans risques, grommelle Jean qui s'éloigne en haussant les épaules.

Lorsqu'on se réunit, feux allumés, pour le repas du soir, les soins de sœur Marie-Félix ont commencé leur effet. S'il est encore méconnaissable, du moins La Hire commence-t-il à voir un peu. Comiquement, il maintient ses paupières ouvertes de ses doigts gonflés. Incapable de manger seul, il laisse Jeanne lui donner la becquée.

– Ces maudits canons ne nous laisseront pas dormir, dit-il entre deux bouchées.

– Qu'importe, si nous n'avons pas à donner l'assaut, réplique la Pucelle. Murailles ébranlées ébranlent les courages. Dès l'aube j'enverrai d'Ambleville sommer Suffolk de se rendre. Peut-être l'affaire des Tourelles lui aura-t-elle servi de leçon.

– Ne t'y trompe pas, Jeanne. Les Godons sont ce qu'ils sont mais ni le courage, ni la détermination ne leur manque. Ils l'ont prouvé à Orléans. Je vais de ce pas dire deux mots aux artilleurs.

Thierry a toutes les peines du monde à empêcher son ami de se mettre en route. Avec l'aide de Jeanne, il parvient à le persuader qu'une nuit de repos lui est nécessaire s'il veut être au combat du lendemain.

– Si je n'arrive pas à dormir, du moins aurai-je les yeux fermés, finit par consentir le capitaine avant de se rouler dans une vieille couverture.

Le lendemain est un dimanche. Dès la première heure, lorsque Jeanne se retire avec son confesseur, La Hire est sur pieds.

– L'âne et la bourrique, dit-il à Thierry en écarquillant ses yeux boursoufflés. Si encore ils se contentaient de patenôtres ce ne serait qu'à demi grave. Mais, hélas ! je crains la plume de ce moine plus que son goupillon.

Comme pour lui donner raison, Jeanne revient en brandissant un parchemin couvert de l'écriture pointue du frère Pasquerel.

– Il faut faire taire nos bombardes le temps que d'Ambleville porte mon invite à Suffolk, dit-elle à la ronde.

– Je vais parler à maître Jean ! lance La Hire en se dressant.

La jeune fille comprend le regard éperdu que lui lance Thierry.

– Non point vous, messire, mais le comte de Montbrun, dit-elle hâtivement. Que ne visitez-vous pas sœur Marie-Félix et son vinaigre ? Vous en avez encore besoin.

Tandis que le capitaine s'éloigne d'un côté, Thierry va trouver l'artilleur.

– Vous devez cacher ces deux enfants, du moins pendant quelque temps, dit-il. Si ce n'est pour eux, du moins faites cela pour moi.

– Ne voyez-vous pas qu'ils en sont à quelques boulets de faire brèche dans les remparts ?

– Ils ne feront brèche que s'ils ont encore la tête sur leurs épaules et je crains plus que tout la colère de La Hire.

Maître Jean promet à contrecœur mais c'est sans compter sans l'entêtement des deux gamins. À peine a-t-il le dos tourné que le mortier redonne de la voix.

Il ne faut pas une heure pour que d'Ambleville revienne avec la réponse, fort courtoise en vérité, que Suffolk fait tenir. Il consent à se rendre si dans les quinze jours il n'est pas secouru.

Parchemin en main, le duc d'Alençon réunit son conseil.

– Que convient-il de faire ? demande-t-il.

Ils sont nombreux à préférer attendre une reddition de la place plutôt que d'affronter le feu et les flèches des Godons. Ce n'est pas l'avis de Thierry.

– Si Falstaff est dans les parages, et soyez sûrs qu'il l'est, je préfère ne pas l'affronter en ayant la défense de Jargeau dans le dos.

Bien que La Hire soit de cet avis, on hésite encore. Alors parle la Pucelle :

– *Ne craignez aucune multitude et ne redoutez pas de leur donner l'assaut*, dit-elle. *Dieu conduit notre affaire et si je n'en étais sûre, je préférerais garder les brebis de mon père que de m'exposer à de tels périls.*

– Tout ce que l'on peut leur accorder, c'est la vie sauve et la permission d'emmener leurs chevaux. Si cela leur est insuffisant, ils le regretteront avant ce soir, conclut Alençon qui fait rédiger une réponse en ce sens.

– Dès que brèche sera faite, nous donnerons l'assaut, ajoute-t-il.

Prend alors le concert des bombardes et se préparent sous les murs de la ville échelles et autres engins d'escalade.

Jeanne est présente, non loin d'Alençon qu'elle juge trop près de l'artillerie adverse.

– Retirez-vous, gentil duc, retirez-vous ou la machine que vous voyez-là vous tuera.

Plus pour ne pas peiner son amie que craignant pour sa sécurité, le duc s'éloigne de quelques pas, laissant une place vide où vient se poster le sire du Lude*. Dans l'instant, ladite machine lance un boulet qui écrase le malheureux comme une mouche sous un poing géant.

La scène n'a échappé à personne, surtout pas à Thierry et encore moins à La Hire. Ce dernier y va de son commentaire :

– Si cette Pucelle n'a pas d'accointances avec le Ciel, il faut qu'elle en ait avec le diable ! Non seulement elle sait où vont tomber les boulets anglais, mais les nôtres frappent la muraille de Jargeau aussi précisément que s'ils étaient posés à la main. Il me faut aller féliciter maître Jean dont je reconnais bien la manière.

Thierry fait mine de se mettre en travers de son chemin. Mais le géant n'en a cure et il en faut davantage pour ralentir sa course. Il a trop l'habitude des choses de la guerre pour ne pas avoir repéré dès longtemps l'emplacement du mortier si bien pointé. Cependant, la fumée des coups lui en a caché les servants qu'il ne découvre que lorsqu'il est sur eux.

– Par sainte Barbe votre patronne ne sont-ce point là...

Cette voix assez forte pour couvrir celle des canons est trop reconnaissable pour que les deux enfants ne prennent pas leurs jambes à leur cou sans demander leur reste. Mais le capitaine est prompt lui aussi. En un éclair il com-

prend le pourquoi de sa mésaventure. S'il ne peut rejoindre Côme, plus âgé et donc plus rapide que son frère, du moins peut-il rattraper ce dernier en deux enjambées et le presser sur son cœur.

– Oh, délicieux petit artilleur, gronde-t-il comme affectueusement. Voilà qu'on veut faire brèche chez les Godons? Nul doute que tu aimerais voir de plus près le résultat de ton ouvrage. Je vais t'y envoyer.

En un tournemain Pacôme est saisi au cou, ses jambes sont ramenées contre son torse, il se trouve dans la position d'un canif près d'être refermé. Le maintenant dans cette position, le capitaine s'active à le faire entrer dans la gueule gigantesque du mortier. Sans doute y parviendrait-il si un boulet prêt à partir n'occupait déjà l'âme de la pièce. Loin de marquer sa déconvenue, le géant s'empare du boutefeux qui rougit dans un brasero.

– Il est vrai qu'il te manque de la place, mais je vais t'en faire.

Et sans lâcher pour autant sa proie, La Hire met le feu aux poudres. À grand vacarme le boulet s'envole et, comme ses prédécesseurs, termine sa trajectoire sur le point réputé faible.

La muraille n'y résiste pas, la fureur du capitaine non plus.

Aussi prompt à s'encolérer qu'à s'enthousiasmer, derechef La Hire prend l'enfant dans ses bras. S'il le cajole à nouveau, cette fois son amabilité n'est pas feinte.

– Ah, charmant bambin, dit-il, toi et ton délicieux frère nous avez encore sauvés. Qu'il s'agisse de Salisbury ou de Suffolk, pour vous c'est tout un. L'un en est trépassé et

l'autre va suivre. À ce prix-là, je veux bien que vous fassiez ruche jusque dans mes braies qui, pourtant, recèlent des trésors dont les dames sont friandes. Mais c'est assez parlé, le temps de l'assaut est venu.

Tous peuvent l'y voir courir. En deux pas il rejoint la Pucelle et son gentil duc qui en sont à répartir les échelles. Une reste pour compte. Ce n'est pas vraiment une échelle parce qu'elle n'a qu'un seul montant traversé de place en place par de courts barreaux. L'avantage de cet engin est sa légèreté. L'inconvénient est son instabilité. Si personne n'en veut, c'est parce qu'il faudrait être acrobate pour se risquer sur une telle chose.

– Nous aurions dû nous en méfier, dit Thierry qui a regardé par-dessus son épaule en entendant les lazzis des Anglais.

Jeanne et ses compagnons se retournent à leur tour. Pour qui le connaît mieux, le spectacle que donne Valentin n'est pas vraiment étonnant. Il s'est emparé de l'échelle de perroquet et court, seul, vers le rempart. Dresser le montant ne lui prend qu'un instant. Miracle d'équilibre, il parvient au faite sans se rompre le cou. Jusque-là, les Anglais ne se sont opposé en rien à la tentative de leur unique ennemi. Pas un ne bouge lorsque Valentin se dresse enfin debout sur un merlon et quand il saute l'épée au poing sur la courtine, le parapet le cache à la vue de ses amis.

– FOU fou, TU tu, cette fois il est foutu ! dit La Hire en affectant de rire.

– Espérons qu'ils nous le mettent à rançon, soupire Thierry. En attendant, le mieux que nous puissions faire pour lui est de donner l'assaut sans tarder.

Sur un signe du duc, les bouches à feu de France se taisent. Il n'en est pas de même pour celles d'Angleterre qui, pressentant la suite, redoublent d'ardeur.

– *En avant, gentil duc ; à l'assaut*, crie Jeanne.

– Ne pensez-vous pas qu'il nous faille attendre encore un peu ?

– *N'ayez doute ; l'heure est venue lorsqu'il plaît à Dieu. Il veut que nous allions en avant et nous aider. Ah, gentil duc, as-tu peur ? Tu sais que j'ai promis à ta femme de te ramener !*

Pour montrer l'exemple, la jeune fille se saisit d'une fascine, la jette sur son épaule et, insouciant des traits qui se fichent dans le sol presque sous ses pas, elle avance vers le fossé. Ils sont dix, ils sont cent qui la suivent ; qui portant un fagot, qui une échelle. Bientôt l'assaut est donné de toutes parts. Thierry et La Hire s'efforcent de franchir la brèche ouverte par Côme et Pacôme, ce qui n'est pas le plus facile. Le mur ne s'est pas écroulé dans les fossés qu'il aurait pu combler au moins en partie, mais au contraire du côté de la ville. L'éboulement des pierres de taille et le blocage de la muraille forment un impressionnant désordre où se tord le pied armé de fer. À l'aide de longues lances, les défenseurs ont beau jeu de chercher les poitrines au milieu des entrelacs de poutres et de moellons. Plus loin, Jeanne et son duc préparent une échelade. Ailleurs, ce sont les capes du baron de Molay et de ses deux acolytes qui s'agitent sur les courtines de la ville. En bordure du faubourg, c'est-à-dire à portée de mitraille, couturière cousue, sœur Marie-Félix guide l'aiguille d'Hélène qui lui suture une vilaine plaie au bras.

Le combat est général. Les Français ne ménagent ni leur peine, ni leur sang et les Anglais répliquent sur le même ton. Bien que le courage ne lui manque pas, au bout de trois heures Suffolk comprend qu'une fois encore le sort des armes ne lui sera pas favorable. Plutôt que de faire tuer son monde pour rien, il demande à parler au duc d'Alençon. Soit qu'on n'entende pas sa requête, soit que sachant la victoire à portée de main on néglige d'en faire cas, ses appels restent sans écho. Sachant qu'ils n'ont plus rien à perdre, les assiégés redoublent d'ardeur.

Alors Jeanne prend son étendard et fait planter une échelle contre la muraille là où le combat est le plus violent. Puis, sans se soucier d'être ou non suivie, elle commence à gravir les échelons. Elle n'est encore qu'à mi-hauteur lorsqu'une grosse pierre tombée du rempart se brise sur sa capeline et l'envoie rouler au fond du fossé.

Il y a un instant de flottement parmi les Français jusqu'à ce que leur Pucelle se relève.

– *Sus, sus, amis*, crie-t-elle. *Notre Sire a condamné les Anglais: à cette heure ils sont à nous!*

Redouble la bataille, peut-être encore plus acharnée. Derrière Jeanne, plusieurs prennent pied sur la courtine et dégagent le créneau où s'appuie l'échelle la plus proche. Plus loin, surgit un être étrange. Étrange non dans son apparence, celle d'un jeune homme de type méridional, mais étrange dans son comportement. On ne peut pas dire qu'il marche, on ne peut pas dire qu'il vole.

Comme à la bastille Saint-Loup, Valentin a saisi une longue lance grâce à laquelle il saute de merlon en créneau. Il ne lui faut que quelques instants pour aller d'un

bout de la bataille à l'autre tellement au-dessus des combattants que nul ne peut lui porter de coups.

– Du diable s'il ne cherche pas Suffolk au milieu de la mêlée ! dit La Hire.

– Fasse Dieu qu'il ne le trouve pas parce que lui et sa lance ne pèseraient pas lourd en face du comte et de son épée, rétorque Thierry.

Maintenant l'issue de la journée ne fait plus de doute. Submergés en plusieurs points, les remparts de la ville ne sont plus un obstacle pour les assaillants. Les échelles que plus personne ne songe à renverser vomissent sur les courtines des flots toujours plus nombreux de Français braillards.

– Comment arrêter ces gens ? demande Jeanne comme pour elle-même.

La Hire ne comprend pas le souci de son amie. Pourquoi vouloir mettre un frein à la victoire ? Thierry, lui, sait ce qui angoisse la Pucelle.

– C'est bien simple, Jeanne, on ne peut pas. Je sais que tu redoutes le pillage et le massacre, mais nombre de nos gens ne sont venus te prêter main-forte que pour cela. Ce qui va arriver à Jargeau serait arrivé à Orléans si le sort des armes nous avait été contraire.

La jeune fille sait trop que Thierry a raison. Elle, si vaillante devant le danger, n'est plus qu'une enfant devant les horreurs de la victoire. Il reste que les épaules bardées de fer de La Hire sont encore là pour recueillir ses larmes.

Thierry a un autre souci : Valentin.

Aussi parcourt-il la ville dans l'espoir de le retrouver avant qu'il ne soit trop tard.

Jargeau n'est plus qu'incendies. Nul ne s'indigne du meurtre ni du pillage. Ici c'est une fille que force un soudard, là un vieux que l'on égorge. Peu importe que la victime soit un paysan de France ou un malheureux amené d'Angleterre pour faire une guerre à laquelle il ne connaît rien, la seule loi qui régit la ville est celle du vainqueur.

Ça et là, par petits groupes, des Godons se rassemblent pour ne se faire étripier qu'après une ultime défense. Certains, dont le harnachement de guerre dénonce la richesse, parviennent à se faire mettre à rançon. Ils n'ont alors de meilleur allié que celui qui était leur ennemi l'instant d'avant et pour qui ils représentent peut-être la fortune.

Parmi ceux qui pouvaient espérer un tel sort, il en est deux, deux frères, qui se sauvent de concert. Ralentie par le poids de leur armure, leur course n'est pas si rapide que Valentin ne soit sur eux en quelques enjambées. Les deux hommes font face.

Si Thierry n'était survenu, c'en aurait été fait du jeune homme. Mais épée contre épée, celle de l'Ours en vaut n'importe quelle autre. Une passe d'arme et un des Anglais expire sur la terre rougie de la rue.

Celui-là est Alexandre de la Poole*, gentilhomme d'Angleterre.

L'autre est William de la Poole, comte de Suffolk. Il profite du moment de flottement qui suit la mort de son frère pour reprendre sa course sans but, Valentin sur ses talons. Se voyant près d'être rejoint, le fuyard fait face à nouveau et s'adresse à son poursuivant :

– *Es-tu chevalier ?* demande-t-il.

– Non, répond Valentin étonné d'une telle question en une telle circonstance.

– *Tu le seras de mon fait.*

Le jeune homme est trop surpris pour esquisser un geste lorsque le comte lève son épée sanglante. Thierry, trop loin pour intervenir, retient son souffle. Un geste suffirait à Suffolk pour décapiter son adversaire mais, ce geste, Suffolk ne le fait pas. Son épée, par trois fois, vient toucher les épaules de Valentin où elle laisse des traces rouges. Puis le comte fait un pas et, de sa main gantée de fer, donne la paumée ¹. Enfin, prenant son arme par la lame juste au-dessous de la garde, il la tend à son vainqueur.

– Je me rends à vous, chevalier, dit-il.

Il faut que Suffolk insiste pour que ledit nouveau chevalier comprenne que son ennemi est devenu son captif. Maintenant, il en est sûr, Hélène sera à lui. Comment le comte refuserait-il de la lui donner en guise de rançon? Tant il en est heureux, Valentin reste là, comme hébété.

Thierry connaît mieux les lois de la guerre. Il sait que le comte ne paiera sa liberté que s'il reste en vie. Pour cela, encore faut-il le soustraire à la fureur ou à la convoitise des autres Français. Presque de force, l'Ours met l'épée de Suffolk dans les mains de Valentin. Puis, il entraîne les deux hommes vers une église proche. Sans doute sera-ce l'endroit idéal pour trouver asile dans l'univers de violence qu'est devenu Jargeau.

1. Lors de l'adoubement d'un chevalier, après avoir touché par trois fois ses épaules du plat de la lame, on donnait une violente claque dans son dos: c'était la paumée.

Démarche vaine.

Nombreux étaient les habitants de la ville qui s'étaient réfugiés dans la nef espérant y trouver un endroit de paix. Mais les bons bourgeois d'Orléans sont venus. Pillée et incendiée, la maison de Dieu n'est plus qu'un enfer de flammes parmi d'autres. Un enfer devant lequel Jeanne pleure sur l'épaule toujours accueillante de La Hire.

Plus pour consoler leur amie que par conviction personnelle, le capitaine et le gentil duc ont rassemblé une escouade où se mêlent sœurs béguines et généreux chevaliers. Le frère Pasquerel précède cette étrange cohorte portant haut une croix. À ses côtés, mère Marie-Eulalie, manches relevées, brandit une masse d'armes dans un geste sans équivoque. Trois capes noires aident à la dissuasion des éventuels massacreurs. Suit une procession d'Anglais, loqueteux, sanglants, misérables, que ces braves gens s'efforcent de sauver.

Sur les flancs de ce défilé charitable, erre une jeune fille, cheveux défaits. La robe des novices dont elle prétend se couvrir est tant déchirée qu'elle laisse entrevoir des trésors qu'en toute autre circonstance elle aurait jalousement cachés. S'arrêtant ici, elle retourne un cadavre. S'arrêtant là, elle en inspecte un autre. Dans chacun d'eux, elle espère et redoute à la fois reconnaître Valentin.

Il faut que celui-ci la prenne dans ses bras pour qu'elle parvienne à se convaincre que son fiancé a survécu à toutes ses imprudences.

Les retrouvailles des deux amoureux sont si touchantes que la massue de mère Marie-Eulalie s'abaisse et que La Hire essuie ses yeux à peine ouverts d'un revers de manche qu'il espère discret.

Un instant arrêté, sous l'impulsion de Jeanne, le cortège reprend la marche charitable qui le grossit à chaque pas. Suffolk rejoint avec un soupir de satisfaction les rangs de ses compatriotes. Enfin il s'espère sauvé.

Le crépuscule rassemble le conseil français autour d'un feu. Parce qu'il est le chef en titre, Alençon prend la parole.

– Nul ne saurait calmer la fureur de nos troupes et je crains pour la vie de nos prisonniers. Nous ne sommes qu'une poignée pour les protéger et ne pèserions pas lourd si la multitude voulait leur faire un mauvais parti. Mais comment assurer leur sécurité jusqu'à Orléans?

– Il est un ou deux bachots sur la Loire, remarque Thierry. Nous pourrions en embarquer un certain nombre et les faire voyager par ce moyen. Au milieu de la rivière, il n'y a point d'attaque à redouter.

L'avis est sage, on s'y rallie d'autant plus volontiers qu'il est parmi les décideurs certains dont des prisonniers mis à rançon représentent de grosses sommes. Ceux-là seront évidemment embarqués en priorité.

Pour plus de sûreté, Thierry emmène Valentin visiter Suffolk. Ils trouvent le comte au milieu des prisonniers, ni plus ni moins abattu que les autres.

– Messire, voici le chevalier que vous avez adoubé et à qui vous vous êtes rendu à merci. Avant de vous laisser partir au fil de l'eau avec quelques autres, je vous demande en son nom de vous déclarer prisonnier sur parole.

Suffolk n'a pas vraiment le choix. Pour un homme de guerre, ce qui lui arrive n'est qu'une péripétie parmi d'autres. Il accède bien volontiers à la demande de Thierry, qui poursuit :

– Outre la rançon qui sera convenue dans des temps et lieux plus calmes, le chevalier Valentin exige que vous preniez en charge les frais de votre propre subsistance. Sitôt en ville, vous aurez à vous rendre à l'auberge du Mouton doré où dame Gertrude, l'hôtesse, vous donnera gîte et couvert à crédit. Vous nous y attendrez. Afin de ne pas vous perdre en chemin, je vais vous adjoindre deux guides qui ne risquent pas de s'égarer.

Lorsque la barge largue ses amarres à la lueur des torches, Thierry n'a eu aucune peine à y faire embarquer Côme et Pacôme, trop heureux de retrouver la douceur du foyer quand il n'y a plus de poudre à brûler.

Reste à faire les comptes, on s'y emploie dès le jour levé.

Outre les blessés entre les mains des béguines, les Français ont perdu une bonne trentaine d'hommes alors que les Anglais peuvent en déplorer dix fois plus. Si les prisonniers les plus riches sont partis la veille, il en reste près de six cents de moindre importance et de plus faible rapport.

Le duc décide que ceux-là, escortés par des mercenaires et par les bourgeois d'Orléans, seront dirigés sur cette ville où les modalités de leurs rançons et les bénéficiaires seront débattus ultérieurement.

Nul ne s'émeut lorsque leur triste cohorte se met en route.

Restés sur place, Jeanne, d'Alençon, le Bâtard, Thierry, La Hire et les autres s'affairent aux différentes besognes qui suivent une victoire. L'un organise le retour de l'artillerie, un autre commence à faire relever la courtine écroulée et fait remettre la ville en défense, les béguines recousent

et attellent à qui mieux mieux. Jeanne console ici un ami, là un ennemi. Un peu à l'écart, on creuse une grande fosse. Le frère Pasquerel y va d'une rapide bénédiction pour chacun des corps qu'on y jette sans ménagement excessif.

Ils sont une quarantaine qui, sur le coup de midi, viennent en courant.

La route d'Orléans retentit de leurs plaintes que le Bâtard a du mal à calmer lorsque ces malheureux se jettent à ses pieds.

Il faut toute la douceur de Jeanne pour obtenir que ces Anglais expliquent la raison de leur désarroi. Alors qu'ils allaient sur la route, une dispute a éclaté à propos de leur future rançon entre ceux qui étaient chargés de les convoier. Les mercenaires prétendaient y avoir droit, les bourgeois aussi. Pour clore cette querelle apparemment sans issue, ces derniers ont entrepris de massacrer tous les prisonniers dont le rachat ne bénéficierait ainsi à personne. Les seuls rescapés forment cette troupe misérable.

Une fois de plus, Jeanne pleure sur l'épaule de son ami. Elle dit et fait tant et tant qu'elle obtient que ces pauvres gens restent avec elle. C'est elle qui les accompagnera en ville.

En aparté, La Hire dit à Valentin :

– Thierry a été sage, chevalier, d'expédier ton Suffolk par voie d'eau. Si non, adieu Hélène.

Pour toute réponse, Valentin pousse un gros soupir.



L'Ours et la Pucelle - tome II

PIERRE HONHON

Mai 1429... Si Orléans est libre, la route de Reims ne l'est pas. Ce serait miracle que Charles VII y parvienne, mais pour Jeanne qui guidée par ses Voix n'a de cesse de vouloir faire sacrer son « gentil Dauphin », les miracles ne sont que banalités. Comme il faut bien aider le ciel si on veut que le ciel nous aide, l'Ours, alias Thierry de Montbrun, tantôt l'arme au poing dans la mêlée, tantôt verre en main au fond d'une taverne, se bat pour son roi avec quelques autres.

C'est d'abord La Hire l'irascible capitaine, c'est aussi Paul de Molay et ses deux acolytes tout de noir vêtus, c'est encore le frère Théophane, cordelier aussi à l'aise dans sa bure monacale que dans le rôle de diplomate, d'espion parfois. Plus inattendu, c'est Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui, politique oblige, sait parfois oublier que Charles VII a fait assassiner son père quelques années auparavant. Sont aussi de la partie un couvent de nonnes promptes à agir lorsque leur prière échoue, et Valentin, amoureux d'Hélène la gentille novice que son père à mise à l'encan.

L'épopée de Jeanne se terminera à Rouen... à Rouen dont le bûcher, bien qu'éteint depuis plus de quatre siècles, éclaire encore la France.



Passionné d'Histoire, Pierre Honhon a exploré cet épisode de la guerre de Cent Ans tout à la fois dans les textes et sur le terrain. Il a systématiquement respecté les caractères des personnages historiques dont il nous conte une tranche de vie, en sorte que dans ses romans, tout ce qui est invraisemblable est

historique! Son héros, l'Ours, parcourt d'autres périodes de notre Histoire où il rencontre quelques-unes de ces grandes figures qui ont fait la France.

www.loubatieres.fr

diffusion Dilisud
www.dilisud.fr

Illustration de couverture: *Jeanne d'Arc prisonnière devant Compiègne* (24 mai 1429), Vigiles de Charles VII, Français 5054, Folio 70, Bibliothèque Nationale de France, cliché BNF.

ISBN 978-2-86266-558-0



20€

9 782862 665580